

—Ainsi vous m'emmènerez avec vous, mademoiselle chérie ? demanda Magda en souriant.

—Assurément, répondit Hedwidge. Il n'y aura plus de différence entre nous, quand nous ne serons plus dans le monde, et nous serons ce qu'on est toujours au couvent : deux sœurs.

—Ainsi soit-il ! dit Magda serrant doucement la main de sa compagne.

Et elles s'éloignèrent, se parlant à voix basse, au moment où le vent du soir se levait et où les rayons de la lune commençaient à glisser sous les tilleuls.

ETIENNE MARCEL.

FIN.

BERNARD DE QUATREBARBES,

ZOUAVE PONTIFICAL.

Les Etudes Religieuses et littéraires des pères de la Compagnie de Jésus contiennent les pages suivantes, consacrées à la glorieuse mémoire du lieutenant Bernard de Quatrebarbes. L'auteur, condisciple et proche parent de l'illustre mort, convenait, mieux que personne, pour raconter un dévouement, dont il a pu connaître et admirer de plus près les grandes et nobles inspirations.—C. CAHUZAC.

Bernard de Quatrebarbes, né à Nantes le 15 février 1810, était l'aîné des fils du marquis Louis de Quatrebarbes, et petit neveu de l'ancien gouverneur d'Ancône, le comte Théodore, dont l'affection toute paternelle se concentra toujours sur cet enfant, comme s'il avait pressenti en lui l'héritier et le continuateur de son dévouement à la cause catholique. On suppose aisément ce que fut l'éducation de Bernard, commencée au sein d'une famille profondément chrétienne, et continuée à l'école St-François-Xavier de Vannes. Qu'il me suffise de dire que les succès de ses dernières années avaient fait concevoir de lui les plus belles espérances, tandis que sa vertu, à la fois douce et ferme, lui avait gagné tous les cœurs. Ses belles qualités ne se démentirent point à l'école Sainte Geneviève : on y remarqua plus encore son caractère droit, généreux et incapable de transiger avec son devoir.

Il venait d'achever ses études au moment où les tristes événements de septembre 1860 plongeaient dans une douloureuse stupeur tous les cœurs catholiques. La cause pontificale avait succombé pour un temps à Castelfidardo. Une élite de chrétiens fidèles eourait remplir les vides faits par la mort dans les rangs des défenseurs de l'Eglise. Bernard de Quatre-

barbes conçut aussitôt la pensée de les suivre ; mais sa détermination ne fut irrévocablement fixée qu'après de mûres délibérations. L'enthousiasme, l'entraînement, n'y eurent absolument aucune part : il quitta sa famille convaincu qu'il accomplissait un devoir sacré pour tout homme de cœur, vint avec un de ses amis (1), se présenter au général de Lamoricière, alors à Paris ; et, forts de son approbation, tous deux se rendirent à Rome pour s'enrôler comme simples volontaires. Bernard eût choisi le corps des zouaves, où se trouvaient déjà plusieurs de ses parents et de ses condisciples, mais on lui représenta qu'il serait plus utile dans l'artillerie ; il se crut obligé de faire encore ce sacrifice. Soldat par conviction, il se plia courageusement à toutes les exigences du métier, et se forma à la vie militaire dans la batterie étrangère, sous les ordres de l'intrépide capitaine Daudier. Il devait y passer sept années d'une vie obscure devant les hommes, mais pleine de mérites devant Dieu, car Bernard de Quatrebarbes fut du petit nombre de ces valeureux jeunes gens qui, après avoir engagé leur foi au successeur de Pierre, ont voulu demeurer constamment rangés autour de leur drapeau, attendant dans le silence et l'humiliation qu'il plût à Dieu de leur accorder le martyre ou la victoire. Comme eux donc, Bernard eut à supporter les rudes labeurs du simple soldat ; comme eux, il s'exila volontairement, dit adieu pour longtemps à une famille tendrement chérie ; comme eux, à une existence aisée et facile, il préféra la souffrance, pour répondre à l'appel si souvent et si clairement exprimé du Vicaire de Jésus-Christ. Certes, ceux-là ont beaucoup fait pour la sainte Eglise de Dieu, qui ont persévéré et depuis Castelfidardo sont restés soldats de l'Eglise ! Veiller sept années, l'épée au côté, sur les marches du Vatican, ce n'était pas moins beau que de mourir à Monte-Libretti ou de vaincre à Mentana, et c'était plus difficile. Honneur donc à ce noyau de braves, autour duquel sont venus depuis se grouper tant de vaillants courages !

Un dévouement si pur ne pouvait être qu'entièrement désintéressé. Chez Bernard de Quatrebarbes cette vertu allait jusqu'à l'héroïsme. Il était depuis deux années environ maréchal des logis ; ses chefs, qui l'avaient distingué entre tous, avaient résolu de l'élever au rang d'officier ; Bernard en est instruit, mais il apprend en même temps que son avancement aura lieu au préjudice d'un de ses camarades, jeune Italien, comme lui volontaire, plus ancien, et qui n'a pour vivre que sa modeste position. Sans en parler à personne, Bernard fait aussitôt toutes les démarches nécessaires et obtient, non sans peine, de n'être pas préféré à son cama-

(1) M. Charles de Falaiseau, intimement lié avec Bernard depuis leur séjour à l'école Sainte-Genève. Il servit longtemps avec lui dans l'artillerie, sous M. Daudier. Plus tard, d'impérieux devoirs le rappelèrent en France. Mais aux premières apparences de danger, il était de nouveau à son poste, avec son capitaine, ce militaire dont la bravoure n'a d'égale que sa fidélité à Pie IX.

rade. Cet acte généreux lui valut de rester encore de longs mois dans les grades inférieurs. Plus tard, la batterie étrangère fut réorganisée, et le commandement en italien rétabli dans tout le régiment d'artillerie. Par suite d'une mesure qui leur imposait de nouvelles et pénibles exigences, presque tous les volontaires français et belges enrôlés dans l'artillerie obtinrent de passer aux zouaves ou d'être rapatriés. Seul, pour ainsi dire, Bernard de Quatrebarbes persévéra, résolu à rester jusqu'au bout au poste du plus grand dévouement. Cette noble conduite lui valu l'admiration de tous. Devenu officier, il était l'idole et la providence du soldat. Aussi, lorsqu'après son amputation il eut été transféré dans un logement particulier, une chambre voisine de la sienne était assiégée de visiteurs. Simples soldats, officiers, nobles romains, zouaves, religieux, tous venaient avec anxiété s'informer de l'état de sa santé.

Au moment où les agitations du mois de septembre dernier commençaient à se propager en Italie, le lieutenant de Quatrebarbes se disposait à rentrer pour quelques mois dans sa famille. Mais le danger parut imminent ; il resta. Bagnorea ouvre la série des victoires de l'armée pontificale. Bientôt Bernard est envoyé de Rome à Monte-Rotondo avec une section d'artillerie. Une colonne, sous les ordres de M. de Charette, avait reçu la mission de déloger les garibaldiens des positions qu'ils occupaient sur les frontières. Nérola était leur quartier général. L'attaque en est résolue ; mais la position est forte ; il faut du canon et les chemins sont impraticables ; Bernard répond d'en amener, et réussit après des efforts inouïs. Trois fois durant le trajet, il fallut démonter la pièce et la transporter à bras. Tous connaissent l'issue du combat. On en fut redevable surtout à l'habileté du jeune lieutenant. Voici ce qu'écrivait un officier de l'armée pontificale : " La plus belle part de cette affaire est due au lieutenant de Quatrebarbes. Tout le monde fait le plus grand éloge du talent et de l'intelligence qu'il a montrés. Il a eu d'abord à surmonter les difficultés les plus grandes du terrain presque inaccessible au canon. Les coups ont été parfaitement dirigés sur la tour et le château lui-même, auquel il a fait de fortes brèches. C'est ce qui a décidé les garibaldiens à se rendre, malgré l'avantage de la position. Sans le canon, le château n'eût été enlevé qu'après beaucoup de pertes de notre côté." Lui-même rendait compte en ces termes de cette première action : " J'ai donc entendu siffler les balles ; j'en suis bien aise. J'avais depuis longtemps le désir de me voir au feu. Je n'ai point eu peur. Sans doute je pensais bien que la mort pouvait me frapper dans quelques minutes : mais cette préoccupation ne descendait pas dans ma volonté. Je me suis assez occupé de mon affaire pour ne pas faire grande attention à autre chose. Remerciez Dieu pour moi. J'ai pu me confesser et communier la veille de mon départ."

Il préluait ainsi à la lutte de Monte-Rotondo. Le vendredi, 25 octobre,

à six heures du matin, l'action s'engagea. Quatre mille garibaldiens entouraient la place défendue par deux compagnies de légionnaires et une de carabiniers suisses. Bernard de Quatrebarbes dirigeait deux pièces d'artillerie : avec ses canonniers, il seconda la défense de la manière la plus héroïque. Laissons-le raconter ce brillant fait d'armes avec sa modestie ordinaire : " Nous avons été attaqués par quatre mille hommes. La défense a duré depuis le vendredi, à six heures du soir, jusqu'au samedi à neuf heures du matin. L'artillerie n'a pas pu rendre tous les services que j'aurais voulu, parce qu'un village fermé par un mur avec de larges portes n'était point disposé pour cela, et n'aurait pu l'être que par des travaux considérables. *Pour faire quelque chose*, nous étions obligés de sortir des portes, nous mettant tout à fait à découvert, et nous tournant à droite, à gauche pour flanquer les murs et détourner les assaillants de l'attaque des autres portes."

Cependant les garibaldiens ont réussi à se loger dans des maisons, situées près de la Porte-Romaine. En cet endroit se concentrent les efforts de l'attaque. Peu de fenêtres ont vue sur cette porte, elle n'est aucunement protégée, et le feu de l'ennemi, parfaitement embusqué, incommoda vivement la défense. L'admirable capitaine Coste, qui commande en chef, vient alors demander au lieutenant de Quatrebarbes s'il pourrait braquer une de ses pièces sur ces maisons et les démolir. Le lieutenant répond que ses artilleurs seront très exposés, mais qu'enfin il croit la manœuvre très-utile pour la défense. Il n'ajouta pas que, peu d'heures auparavant, il avait spontanément fait une première tentative, et que son maréchal des logis y avait perdu la vie. Écoutons-le parler maintenant : " Nous sortîmes donc la pièce chargée d'avance ; il n'y avait plus qu'à mettre le crochet du tire-feu dans la bouche et à tirer. J'étais d'abord sorti seul, pour voir le point exact où il fallait mettre en batterie, afin de préserver mes canonniers de toute atteinte. Il n'y avait pas d'infanterie ennemie assez voisine pour nous enlever à la baïonnette, et d'ailleurs les légionnaires qui gardaient la porte étaient prêts à s'élancer à notre secours. Mais la disposition des lieux est telle, que très peu de nos feux d'infanterie pouvaient nous protéger. Les garibaldiens, voyant notre manœuvre, sortaient précipitamment de la maison, restaient à droite, à l'abri des feux de la place, et de là nous envoyaient leurs balles de grand cœur."

Sous cette pluie de feu, le danger est tel, que les plus braves ont peine à rester fermes. Un moment d'hésitation se manifeste ; Bernard, un instant seul auprès de sa pièce, ranime ses hommes d'une voix énergique et commande le feu. Mais, au moment où le coup partait, deux balles le frappaient. L'une brisait le bras gauche en trois endroits, et l'autre fracassait la main droite.

" A ce moment, écrivait-il plus tard à sa mère avec sa main estropiée,

je ressentis tout d'un coup une violente douleur au coude gauche, et un engourdissement plus douloureux encore dans le bras et la main. Ici j'avoue que je me suis un peu abandonné. L'amour propre n'eût pas suffi à me rendre brave ; il ne me suffit pas à me faire vaincre la nature et à retenir mes plaintes. Ce n'est pas que j'aie crié ; mais un certain nombre de : *Mon Dieu que je souffre !* sur un ton un peu lamentable, ont pu paraître peu courageux aux légionnaires qui étaient là. Aussitôt blessé, je me retirai derrière la porte ; car je me sentais défaillir ; puis soutenu par un légionnaire et un canonnier, je m'acheminai lentement vers l'hôpital où je suis soigné par le chirurgien du village et un chirurgien militaire."

Dans cette lettre, Bernard ne disait pas tout. Atteint d'abord à la main, il l'enveloppa avec son mouchoir, et resta au feu. Blessé pour la seconde fois et ne pouvant plus se tenir debout, il s'assit pour continuer à diriger ses artilleurs. On dut, pour ainsi dire, l'emporter malgré lui."

Après la reddition de la place, l'héroïque blessé, prisonnier des garibaldiens, fut laissé à Monte-Rotondo. Il eut peu à se plaindre de ses gardiens ; on lui permit, au bout de quelques jours, d'écrire à sa famille ; il put même lui faire parvenir une dépêche, annonçant sa blessure comme légère et déjà en voie de guérison. A cette nouvelle, son père partit immédiatement pour Rome, décidé à tout entreprendre et à réclamer auprès de Garibaldi lui-même, s'il le fallait, son fils blessé et prisonnier. Mais, quand il arriva, Monte-Rotondo était délivrée, et Bernard avait eu la joie, au lendemain de Mentana, d'embrasser ses amis et plusieurs de ses parents sortis sains et saufs de la bataille, où un autre Quatrebarbes avait eu la gloire de répandre son sang (*). A cette heure encore, Bernard se flattait de conserver son bras, et pourtant déjà se manifestaient les premiers accès de cette fièvre qui devait reparaître après l'amputation, et terminer les longues souffrances du jeune martyr.

Aussitôt on s'occupa de le transporter à Rome. Le général Kanzler mit à la disposition du marquis de Quatrebarbes un vapeur pontifical. Porté à bras jusqu'au Tibre, Bernard fut ainsi ramené dans Rome, après dix jours de captivité. Mais les soins les plus assidus et les plus vigilants ne parvenaient point à arrêter les progrès du mal. L'état de la blessure s'aggravait ; l'inflammation gagnait et menaçait de s'étendre jusqu'à la poitrine. De toutes parts alors vers le ciel s'élevèrent de ferventes prières,

(*) Yves de Quatrebarbes, cousin de Bernard.—L'auteur de ce récit oublie de mentionner trois autres noms : il nous sera permis de suppléer à son silence, en disant que, parmi les vainqueurs de Mentana, il comptait trois de ses frères, zouaves pontificaux.

En tête de la liste des blessés figurait le nom d'un autre élève de l'école Sainte-Geneviève, le vicomte Paul Doynel, de Torchamps (Orne). Il avait reçu trois balles dans le corps et une au bras. Cette dernière a nécessité une amputation aux suites de laquelle le jeune zouave a succombé, baisant la croix et la faisant baiser à son noble et courageux père.

et le Saint-Père lui-même envoya sa bénédiction à son cher malade. Mais Dieu voulait récompenser son serviteur, et il mesurait l'épreuve à son courage : avant le sacrifice suprême, il en demandait un autre. Le premier mouvement du blessé fut de le repousser avec énergie. Quelques paroles de foi et d'amour tombées de la bouche paternelle ramenèrent le calme dans son âme, et il se résigna à la volonté de Dieu. La dangereuse opération, devenue nécessaire, eut lieu le 16 novembre. Elle commençait, lorsque le R. P. de Gerlache survient en courant, et saisissant les mains du marquis de Quatrebarbes, qui, le cœur navré, s'agenouillait au chevet de son fils : " Monsieur, lui dit-il, je viens de chez le Saint-Père lui apprendre qu'on faisait en ce moment l'opération à votre fils ; il s'est aussitôt jeté à genoux en pleurant, a prié quelques instants et m'a donné pour lui une bénédiction spéciale que je vous apporte en toute hâte ! "

Quelle consolation pour une famille de voir les larmes du Vicaire de Jésus-Christ couler sur ses douleurs ! N'est-ce pas ainsi qu'autrefois le divin Maître consolait Marthe et Marie en pleurant la mort de son ami Lazare.

Tous les secours de l'art avaient été employés pour diminuer la violence de la douleur. Malgré tout, le réveil fut affreux : " il a souffert le martyre après l'opération, " écrivait un témoin oculaire.

Cependant Bernard, comprenant la gravité de son état, avait demandé sa mère. Malade elle-même au point d'inspirer à sa famille de sérieuses inquiétudes, elle dût renoncer à fermer les yeux à son fils bien-aimé. Seule, une des sœurs du blessé, accompagnée de sa tante Madame d'Héliand, put arriver à temps ; elle fut l'ange de consolation envoyée par Dieu pour adoucir les derniers moments de son frère. Il la revit avec un bonheur indicible : " Parle-moi de ma mère, répétait-il, parle-moi de ma mère, de mes sœurs, de mes frères, " puis il ajoutait avec une tristesse profonde : " J'ai le bras amputé. Quel sacrifice pour moi à renouveler tous les jours ; et, supposé que je guérisse, quelle pauvre existence mutilée avec un bras de moins et ma seule main estropiée ! " Cette pensée l'affligeait vivement, mais il trouvait dans sa foi la force de surmonter son amer-tumé. Témoin cette parole souvent redite à la Sœur de Charité qui l'assistait : " Ma Sœur, le Bon Dieu m'a donné une large part de souffrance. Mais je vous assure que je ne m'en plains pas ; ce qu'il fait est bien. "

L'heure approchait où tout allait être consommé. Bernard s'en aperçut : " Cela va mal depuis deux jours, je le vois bien, disait-il ; la fièvre ne cesse point ; je suis d'une faiblesse extrême. "

Le 21 novembre, le digne et respectable aumônier des zouaves, M. Daniel, étant venu le voir, Bernard lui demanda s'il n'était pas du nombre des malades qui peuvent recevoir le Bon Dieu en viatique plus souvent que tous les huit jours. L'abbé Daniel répondit affirmativement, ajoutant que du reste il allait faire solliciter une permission auprès du Saint-Père.

Là-dessus, Bernard reprit qu'il était bien indigne d'une pareille grâce, et se tournant vers sa sœur : " Prie pour moi, car je recevrai demain le Bon Dieu, et je ne suis pas en état de prier pour m'y préparer." Comme si sa patience inaltérable n'était pas de toutes les dispositions la meilleure et la plus méritoire !

Puis il voulait qu'on lui récitât le chapelet tout haut, répétant lui-même chaque parole à voix basse. Vers le soir, il se fit lire un chapitre de l'*Imitation*, sur la soumission entière à la volonté de Dieu dans les épreuves et les afflictions. " C'est bien beau, dit-il... continuons un peu ;" et quelques instants après, interrompant de nouveau la lecture et faisant un retour sur lui-même : " Comme le bon Dieu me visite tout de même ! moi qui ne demandais qu'à jouir de ma vie de famille bien tranquillement, et j'en ai toujours été loin ! Comme Dieu me visite ! Ah ! je n'ai pas envie de murmurer, parce que je sais qu'il est infiniment bon, qu'il nous aime beaucoup, qu'il fait tout pour notre plus grand bien. Même les choses que nous ne comprenons pas, et qui peuvent nous paraître un peu dure parfois, sont dans ce but. Je le sais ; aussi je veux bien tout ce qu'il veut et je m'offre à lui tout entier. Si seulement je ne me plaignais point !... Mais ce qui me console, c'est cette pensée que Jésus a bien dit : Que ce calice s'éloigne de moi."

Le lendemain matin on lui apporta la sainte Eucharistie, qu'il reçut dans les sentiments de foi les plus vifs. C'était vraiment pour lui le viatique de l'éternité.

En effet, les forces du malade diminuaient ; il ne pouvait plus rien prendre. Un feu intérieur le dévorait. Depuis les lèvres jusqu'à l'estomac, ce n'était, disait-il, qu'une douleur. Les quelques gouttes qu'il parvenait à avaler provoquaient des vomissements qui le brisaient. Sa respiration était de plus en plus haletante. Cependant, pas une plainte : deux ou trois fois seulement, il se permit d'adresser doucement cette question à la sœur qui arrangeait son lit : " Croyez-vous vraiment, ma Sœur, que je sois bien comme cela ?" Il était calme, et de temps en temps répétait ces mots : *Mon Dieu !* Il offrait ainsi les souffrances qui achevaient de purifier son âme et d'embellir sa couronne.

L'abbé Daniel vint lui donner l'Extrême-Onction vers dix heures du soir, le vendredi 22 novembre. Le mourant ne pouvait plus parler ; mais la sœur prononçait lentement à côté de lui les noms de Jésus et de Marie, et quelques actes d'abandon à la volonté de Dieu ; et lui, pour montrer qu'il s'unissait à sa prière, poussait un léger soupir. Il conserva sa connaissance jusqu'aux derniers instants, et vers minuit il s'éteignit doucement, sans agonie, sans frayeur de la mort.

Ces mots étaient écrits sur la triste dépêche, qui en apportait la nouvelle à sa mère : " Bernard au ciel." Et les larmes de la mère coulent sans amertume ; car son fils est un saint et un martyr de plus.

“ Sa mort, écrivait M. de Falaiseau, le plus cher et le plus fidèle compagnon d’armes de Bernard, a été douce et calme comme l’avait été sa vie ; il l’a vu venir sans effroi ; depuis longtemps il y était préparé. C’était une si belle âme que celle de mon cher Bernard ! Je n’ai jamais rencontré un ensemble de qualités plus aimables et plus attachantes. Aussi que de regrets il laisse derrière lui ! Combien je plains sa famille ! Mais lui, comment le plaindre ? Son bonheur est si parfaitement assuré et sa couronne sera si belle ! ”

Voilà comment meurent ces jeunes hommes qu’on a nommés des mercenaires ! Mercenaires, oui, ils le sont à la façon de ce grand saint qui avait l’ambition d’obtenir Dieu en personne pour sa récompense. “ Quelle récompense veux-tu de moi, Thomas ?—Nulle autre que vous-même, Seigneur. ”

P. DU REAU.

M. LOUIS VEUILLOT.

(Semaine des familles.)

Un vaillant journaliste catholique est rentré dans l’arène de la grande polémique où il a conquis sa renommée. Il ne nous appartient pas de le suivre sur ce terrain glissant, mais il ne sera pas sans intérêt de rappeler, les origines de l’homme, et de caractériser le talent de l’écrivain.

Certes, nous éprouvons une répugnance invincible à pénétrer dans les vies qui se ferment devant les regards, et les intempérances de la littérature contemporaine qui s’en va crochetant les portes de la vie intérieure et du domicile que les Anglais ont comparé à une forteresse,—*my house is my castle*—n’ont fait qu’augmenter notre dégoût pour les indiscretions de ce genre.

Ici, nous sommes à notre aise ; nous avons devant nous une porte et une vie qui s’ouvrent d’elles-mêmes. M. Louis Veillot s’est fait dans *Rome et Lorette* son propre biographe, il n’a rien laissé à deviner, il a tout dit : son origine, sa famille, son éducation, la manière dont les idées et les sentiments se sont formés dans son esprit, ses erreurs, ses fautes, son ascension vers la vérité. Quelques-uns ont vu dans cette auto-biographie, où il raconte sa naissance sous le toit d’un pauvre tonnelier, un acte exagéré d’humilité ; j’y reconnais plutôt le sentiment qu’a M. Louis Veillot de sa puissance. Qu’importe d’où l’on vient ! Il s’agit de ce que l’on est. Plus on a eu à monter pour arriver, plus il a fallu être fort. En outre, M. Louis Veillot, comme les âmes vraiment chrétiennes, a le bon esprit de ne rougir que des choses honteuses ; or il n’y a rien de honteux à naître de parents pauvres pourvu qu’ils soient honnêtes, et le